

le dé à coudre



DOCUMENTAIRE 174



L'origine des dés à coudre est fort ancienne. Les reines d'Égypte employaient des dés de cuir, que l'on a retrouvés parfois dans les tombeaux.



En Orient, les femmes les plus riches possèdent des dés à coudre de grande valeur, parfois tirés dans une perle et ornés de ciselures d'or.



Encore au XVIII^e siècle les jeunes gens offraient à la dame de leurs vœux un dé précieux, parfois armorié.

Ce n'est qu'un petit cylindre creux, qui paraît si simple et dont l'usage est tellement répandu qu'on s'étonne d'abord qu'il puisse être question de lui. Ce petit cylindre, ou plus exactement ce petit cône tronqué, est fait aujourd'hui de métal, d'os, d'ivoire, et, si ce sont des femmes qui doivent s'en servir, il est recouvert à son sommet. Intérieurement il est lisse, tandis qu'à l'extérieur y sont gravés de petits dessins (souvent des quadrillages) où la partie inférieure de l'aiguille vient s'appuyer pendant que l'on coud.

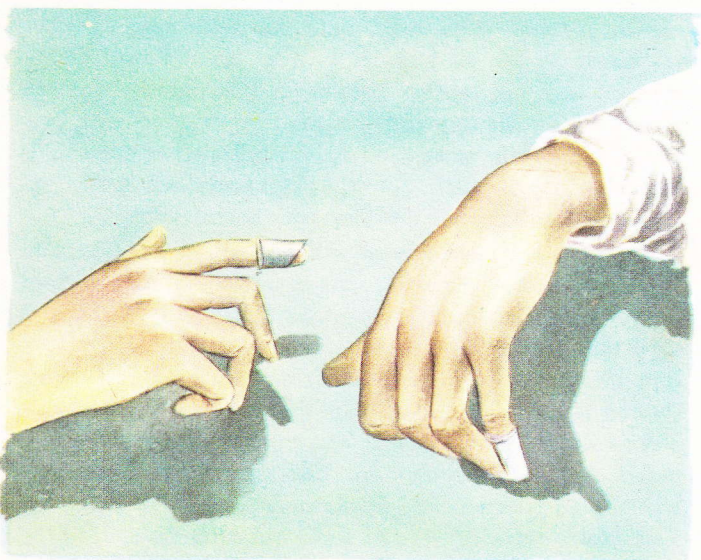
Le dé se place au médius de la main droite, et, à chaque piqure, il donne la force nécessaire à l'exécution du point. Il existe aussi un type de dé qui ressemble à des bagues et qui se place au petit doigt, pour travailler avec du chanvre ou de la soie en torsades et pour les coutures qui nécessitent des fils tendus. Il protège le doigt des contacts répétés du fil, car le mouvement de la main augmente, pendant le travail, la tension du fil qui finirait par entamer la peau. On l'appelle aussi « protège-doigt ». Au lieu de quadrillages gravés il ne porte que des stries horizontales.

Un bon dé à coudre encapuchonne presque entièrement toute la troisième phalange, sans devoir comprimer le doigt mais en y adhérant suffisamment. Sa forme permet qu'il présente tantôt une partie, tantôt une autre à l'aiguille qui s'y applique, de telle sorte que sa surface ne s'use pas facilement. On doit préférer les dés à coudre d'acier, dans lesquels il est plus facile de ménager les espaces exactement adaptés à l'effort de poussée. Ils doivent être lisses à la base et légèrement arrondis au sommet. De petits détails permettent de distinguer quatre types de dés : a) le dé qui se met au médius et sert à coudre, repriser, broder ; b) le dé qui se met au petit doigt et s'utilise pour broder avec du chanvre ou avec des textiles coupants ; c) le dé qui se met à l'index, pour travailler au crochet, sur cadre. C'est en réalité une petite feuille de métal roulée, mais non soudée, de manière à s'adapter à tous les doigts. Il est ouvert dans le haut et coupé légèrement en biais à sa partie supérieure, afin de dépasser légèrement la partie externe du doigt. Sur le rebord inférieur il présente une petite entaille qui correspond à la position de l'ongle : c'est dans cet espace qu'entre et tourne le crochet spécialement employé pour percer l'étoffe tendue sur un support, dont les dimensions sont à la mesure de l'objet que l'on veut exécuter ; d) le dernier modèle de dés est uniquement réservé aux hommes. Il est légèrement évasé et le sommet en est découvert.

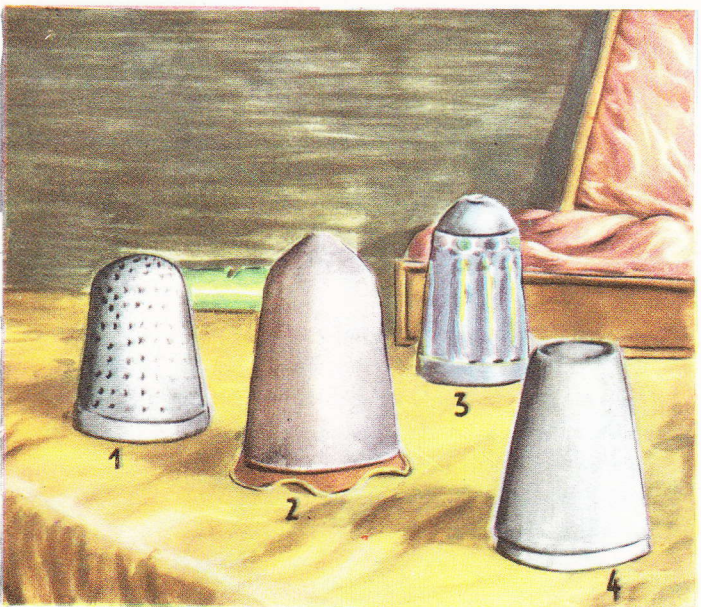
L'histoire de ce petit ustensile est fort ancienne. On a retrouvé, dans les tombeaux des Pharaons, de petits dés de cuir dont se servaient les reines d'Égypte, fort expertes dans l'art de la broderie et de la couture. Plus tard les dés de corne et d'ivoire firent leur apparition. Les matrones romaines l'employaient pour broder, avec des fils d'or, des tuniques teintes de pourpre. Au XII^e et au XIII^e siècle les poètes allemands de l'Amour (les Minnesinger) parlèrent, dans leurs chansons, de ce petit ustensile que les gentes dames plaçaient sur leurs doigts fuselés (la traduction littérale du mot allemand dé est : chapeau du doigt). A la même époque, dans les différents pays d'Europe, les servantes utilisaient



Au Moyen Age les dames attendaient, en se livrant aux travaux de l'aiguille, les chevaliers partis pour le lointain pays... Parfois, un Ménestrel enchantait leur peine.



A gauche, un dé pour travaux de crochet sur cadre (ces dés se placent à l'index). A droite, un dé pour broderie avec des fils de chanvre (à mettre au petit doigt).



Différentes sortes de dés: 1) dé commun; 2) dé chinois; 3) dé allemand du XVIe siècle, orné de pierres précieuses; 4) dé d'acier.

encore des dés de cuir pour se préserver des atteintes de l'aiguille. Le mettaient-elles au pouce? C'est ce que ferait croire Littré pour qui le vieux mot *poucier* signifie «doigtier de corne ou de métal qui sert à couvrir le pouce». Au XIIIe siècle, les fabricants de dés à coudre se nommaient deiliers. Les fermailliers faisaient les dés en laiton, les boutonnières ceux d'archal et de cuivre et aussi de laiton (peut-être mélangé au cuivre et à l'archal). Au XIVe siècle on commence à voir figurer des armoiries sur les dés à coudre...

Un peintre d'Amsterdam, disciple de Rembrandt, eut l'idée de peindre sur les dés de minuscules miniatures entourées de pierres précieuses. Ces dés étaient d'argent ou d'or...

Pendant la seconde partie du XVIIe siècle les fiancés de noble famille offrirent à leurs fiancées un dé merveilleux; les dés en or sont eux-mêmes devenus rares, mais les dés en argent sont toujours fort en usage.

Aux trois questions: où, quand, par qui fut inventé le dé? on ne peut répondre avec précision, mais on peut affirmer que cette invention est très ancienne, et que le premier dé fut une sorte de large bague, rendue râpeuse sur sa face externe pour empêcher l'aiguille de glisser.

La légende veut que, sous sa forme moderne, le dé soit l'oeuvre d'un bijoutier d'Amsterdam, Nicolas van Benschooten, qui en aurait fait présent à Madame von Reusselar, le 19 octobre 1648, à l'occasion d'un anniversaire. Une lettre jointe au cadeau suppliait la dame de vouloir bien accepter cet hommage du bijoutier pour protéger ses doigts contre les aiguilles, qu'ils savaient cependant si habilement manier. Comme nous l'avons vu, on connaissait, longtemps auparavant, ces dés à coudre que les aiguilles, pour reprendre une expression du poète Villon, *avaient becquetés comme des oiseaux...*

On possède des spécimens de dés retrouvés en Russie du Nord, en France, en Italie, faits d'os, de bronze, d'ivoire, dont la forme ressemble fort à celle de nos dés d'aujourd'hui. On fabriquait à Nuremberg, en 1531, des dés que l'on vendait sur tout le territoire. Un dessin de 1628 montre un fabricant de dés pratiquant des rayures à la surface de ces ustensiles, en se servant d'une pointe adaptée à un tour manœuvré à la main. Ce dessin est reproduit dans un album de portraits qui est la propriété de la Fondation Neudel, instituée en 1830, et constitue une sorte de galerie de tous les gens représentant les métiers allemands. Le portrait est accompagné de la légende: «un fabricant de dés surnommé Fingerlin».

Dans la description de toutes les professions, les plus humbles comme les plus enviées, manuelles ou intellectuelles, publiée en 1568 et illustrée par Josse Amman, une place est réservée au fabricant de dés au milieu de ses apprentis. Quelques vers du poète-cordonnier Hans Sachs l'accompagnent, ainsi que la description précise du dé à coudre. Jusqu'en 1696, à Nuremberg, à Cologne, à Amsterdam, les dés étaient faits à la main. Cette année-là, Bernd van der Beche (selon d'autres Johann Lotting) inventa une machine pour fabriquer les dés rapidement et à un prix relativement bas.

Si les dés sont devenus, chez nous, pour la plupart des objets de peu de valeur, il n'en est pas de même en Chine. Il n'est pas rare que les dés chinois, même de notre temps soient enrichis de perles, cerclés d'or, ciselés comme les plus rares bijoux. On les enferme dans des étuis de nacre, avec des aiguilles également précieuses...

La féerie de l'Orient est encore proche de nous.

* * *

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître

ARTS

SCIENCES

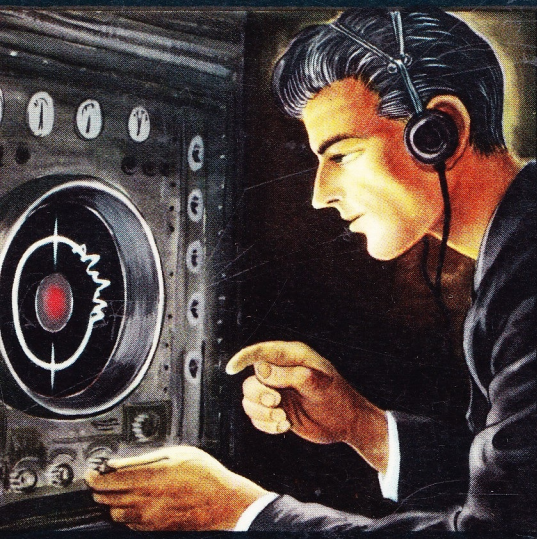
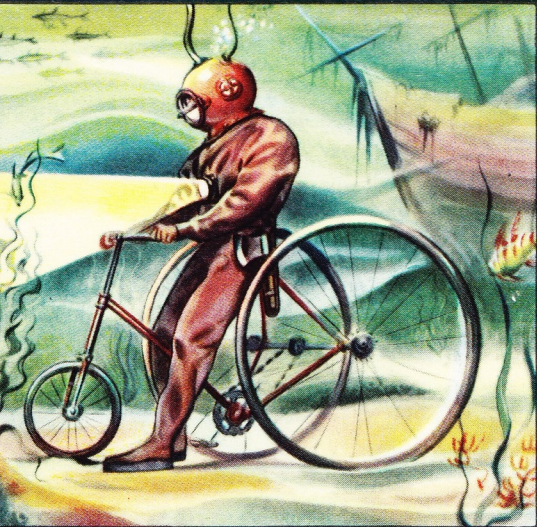
HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS





VOL. III

TOUT CONNAITRE
Encyclopédie en couleurs

VITA MERAVIGLIOSA - Milan, Via Cerva 11, Editeur

Tous droits réservés

BELGIQUE - GRAND DUCHÉ - CONGO BELGE

Exclusivité A. B. G. E. - Bruxelles